

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 79 (1934)
Heft: 11

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique
Autor: E.M. / C.D.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 23.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

La Roumanie dans la guerre mondiale, 1916-1919, par Constantin Kiritzesco, traduit du roumain par L. Barral. Préface de M. André Tardieu. Avec 29 croquis. Payot, Paris. Prix : 40 fr. (français).

Nous recommandons très chaudement la lecture de ce livre aux lecteurs de la *Revue militaire suisse*, et nous les invitons à le recommander à leurs amis et connaissances, cela pour deux raisons :

La première est que cet ouvrage, fort bien écrit, l'est aussi d'une façon très intéressante ; du reste le fait qu'il est préfacé par M. Tardieu est bien un gage de sa valeur. La seconde raison, la voici : trop de gens, chez nous, à l'heure actuelle, animés d'un esprit défaitiste, sont prêts à jeter le manche après la cognée pour ce qui touche à notre défense nationale ; aussi un tel livre, qui nous montre un petit peuple passant par les péripéties les plus terribles, sans perdre l'espérance et la foi en lui-même, et luttant énergiquement dans les circonstances les plus contraires, est-il pour nous le meilleur des toniques.

Résumons en quelques lignes ces péripéties, pour les lecteurs qui les auraient oubliées.

La Roumanie est contrainte à se jeter dans la mêlée, elle ne peut éviter de prendre parti pour l'un ou pour l'autre adversaire. Ses sympathies, les promesses de l'entente et le désir de délivrer les Transylvaniens, qui sont des Roumains, du dur joug des Hongrois, la dressent contre les Empires centraux.

Le 27 août 1916 au soir, l'armée roumaine, sa droite appuyée à l'armée russe, franchit la frontière de Transylvanie épousant le grand demi-cercle que forme la montagne, et repousse les troupes ennemies. Le début est plein de promesses.

Mais voici bientôt le malheur. La place de Turtucaia, sur le Danube, à la frontière bulgare, tombe, le 6 septembre au soir, aux mains de l'armée de Mackensen, après cinq jours de combat, lui abandonnant 480 officiers, 28 000 hommes et 100 pièces de canons. Cette capitulation, on aurait pu l'éviter en faisant reculer à temps la garnison roumaine, de jeunes troupes pleines d'enthousiasme mais ayant devant elles un adversaire supérieur en artillerie, ayant l'expérience de la guerre et un moral mieux trempé, tandis qu'on les obligea à tenir à outrance une place sans grande valeur et très insuffisamment fortifiée.

Cette capitulation marque le début de la catastrophe. Les 28 000 hommes et les 100 canons manquant à la défense de la Dobroudja (le pays entre le Danube et la mer Noire) doivent être récupérés ailleurs et feront défaut à l'armée de Transylvanie. Celle-ci ainsi diminuée n'a plus le souffle pour atteindre la ligne

prévue, la corde de l'arc dessiné par la frontière, qui permettrait une défense plus dense, tandis que des troupes retirées de tous les fronts par les Empires centraux renforcent peu à peu leur ligne de combat. Après de longues luttes mélangées de succès et de revers, les Roumains se voient repoussés jusqu'à leur frontière.

Ensuite, nouvelles séries de combats en automne, où les armées austro-allemandes tentent sans succès de percer le front ennemi en montagne, tandis qu'en Dobroudja, Mackensen, marquant de nouveaux progrès, oblige les Roumains à y détacher des renforts.

Alors arrive ce qui est prévu : le cordon, de plus en plus mince, à la frontière transylvanienne, finit par s'user sur certains points et se rompre. La ligne se rétablit cependant dans la plaine valaque; mais Mackensen va faire passer le Danube à la majeure partie de ses forces. L'armée roumaine se battra énergiquement en demi-cercle à l'ouest de sa capitale et, malgré son héroïsme, le 6 décembre voit l'occupation de Bucarest par l'armée ennemie.

Avec 1917 (fin janvier), la ligne, étayée par des troupes russes, est rétablie sur le front du Sereth ou en avant, et va s'y stabiliser, les Puissances centrales n'ayant plus de forces fraîches disponibles pour ce secteur. Alors, nouveau malheur; les Russes, qui jusqu'alors ont été des alliés pleins de mauvaise volonté, commencent, ensuite de la révolution, à lâcher sans vergogne leurs secteurs d'opération, et d'autant plus vite qu'une menace allemande se dessine en face d'eux. Heureusement qu'à cette date, été 1917, l'armée roumaine, grâce à l'appui de la mission française et malgré la misère et les contagions, a pu se refaire et ses troupes contre-attaquent vigoureusement l'ennemi trop sûr de la victoire, et le force à s'arrêter. Un pire danger se révèle peu après, les corps russes révoltés ne se gênent pas pour piller le territoire de leurs anciens alliés et y commettent meurtres et déprédations; les Roumains doivent donc employer partie de leur armée pour nettoyer leur territoire de ces hordes de bandits.

Et voilà la Russie qui traite avec ses adversaires et la Roumanie, encerclée par les armées des Puissances centrales, n'aura rien d'autre à faire qu'à conclure elle aussi une paix fort malheureuse (début mars 1918).

L'automne 1918, avec les victoires décisives des armées de l'Entente, amène la délivrance mais non la fin de la guerre, car 1919 verra encore les combats dans la plaine hongroise entre les troupes de Bela Kun et celles du roi Ferdinand pour la conquête définitive de la Transylvanie.

M. Tardieu n'adresse qu'un reproche au livre de M. Kiritzesco, celui d'avoir traité trop en détail les opérations militaires, mais c'est justement ce qui fait pour nous de celui-ci un champ où il y a beaucoup à glaner. Ainsi, dans les Alpes de Transylvanie, la guerre de montagne ne se fait pas, comme sur d'autres fronts, contre des lignes puissamment fortifiées, mais elle revêt un caractère plus libre et plus manœuvrier, tel que nous le retrouverions peut-être chez nous, si jamais la fatalité nous lançait dans le terrible devoir de défendre le pays. Puissions-nous avoir alors l'âme aussi bien trempée et le même sang-froid que les troupes du 1^{er} Corps roumain à la bataille de Sibiu (Hermannstadt) qui, presque entourées par celles de Falkenhayn, qui se

promettait un nouveau Tannenberg, surent se rouvrir en arrière le défilé de la Tour rouge et ne laissèrent à l'ennemi, à part certains trains régimentaires, que 3000 (trois mille) prisonniers et 13 (treize) vieux canons après quatre jours de durs combats. A signaler aux amis du tir, la défense, dans cette même bataille de Sibiu, du village de Caieni, clef du défilé de la Tour rouge, par 15 vieux paysans qui par leur feu arrêtaient les patrouilles ennemies et donnèrent ainsi le temps à des détachements plus considérables d'arriver et d'assurer une défense sérieuse.

Le lecteur qu'intéressent à la fois la politique et les questions militaires aura avantage à étudier entre autres le chapitre traitant des causes de la défaite roumaine, et l'amateur d'histoire générale aura grand plaisir au chapitre premier, donnant un aperçu de l'histoire de la Roumanie, des Romains à 1914, et aux nombreuses pages traitant des débats de la Roumanie avec des hommes d'Etat alliés ou ennemis ou entre dirigeants roumains, et enfin, au cours du volume, à suivre le développement de la mauvaise foi russe, imputable autant à certains serviteurs du tsar qu'à ceux de Lénine.

Mais, comme nous l'avons dit au début, la plus grande et la meilleure leçon de ce livre est celle d'énergie, de foi et d'espérance qui nous est donnée par le peuple roumain, vertus qu'il a puisées dans son ardent amour pour son sol et son pays et pour les frères de sa race opprimés par l'étranger.

Vy.

L'attaque principale allemande contre la cote 304, par Albert Lange. — Paris, Berger-Levrault.

Un volume qui complète fort heureusement celui du gén. Colin « La cote 304 et le Mort-Homme » mentionné par le Bulletin bibliographique de septembre. Nous assistons, du 22 avril au 7 mai 1916, aux engagements du 9^e C. A., composé des 17^e et 152^e div. L'auteur ne s'est pas contenté de ses souvenirs de combattant au 9^e O. R. T., il a compulsé les archives de l'armée et interrogé de nombreux témoins, ce qui rend son récit particulièrement vivant.

Le 21 février 1916, les Allemands attaquent Verdun par la rive droite de la Meuse et le 7 mars par la rive gauche. Le 20 avril le 9^e C. A. prend position à la cote 304 ; il y a vingt et un mois que la guerre a éclaté. A quoi en est la fortification du terrain ? « La première ligne... était continue et se trouvait à peu près à la hauteur voulue, mais il n'y avait que peu ou pas d'abris... La deuxième ligne, non continue, se présentait à peu près comme la première ; toutefois elle comportait quelques rares abris de section assez solidement construits, mais qui ne pouvaient résister indéfiniment à l'art. lourde... La troisième ligne était à peine ébauchée... Ces différentes lignes étaient mal reliées entre elles. Les boyaux de communication étaient pratiquement inexistantes... réelle pénurie de défenses accessoires. »

A ce propos l'auteur émet une remarque qui n'a rien de nouveau pour nous : « Il est avéré — et c'est simplement humain — écrit-il, que chaque fois qu'une unité entrait en ligne, elle prétendait toujours que l'unité relevée n'avait rien fait. » Cela ne l'empêche

pas de rendre hommage au labeur effectué, sous le bombardement et sous la pluie, depuis le 8 avril, par les troupes qui précédèrent le 9^e C. A. Il n'y a dès lors qu'une conclusion à tirer, c'est que l'organisation du terrain doit être réalisée à temps. Attendre au dernier moment pour créer des ouvrages c'est s'exposer à ne pouvoir entreprendre que des travaux insuffisants.

La preuve, c'est qu'en deux semaines, le 9^e C. A. a perdu 35 % de son effectif, soit plus de 8000 hommes. Les pertes de l'assaillant furent moindres (5226 hommes) ce qui s'explique par la supériorité écrasante des Allemands en artillerie lourde. « C'est le canon allemand qui a pris les pentes ouest et nord de la cote 304. »

Ce que fut le bombardement, en voici un exemple. « Pour l'attaque du 4 mai, les Allemands avaient prévu une préparation de trois jours. Le premier jour, destruction de la position avancée, le deuxième, pilonnage de la position principale, le troisième, après-midi, bombardement de la position avancée suivi immédiatement de l'assaut. Un nouveau bombardement d'une heure sur la position princ. précéderait l'enlèvement de cette dernière.

» Toute la journée, toute la nuit et encore toute la journée du lendemain, 104 batteries de tous calibres, allant du 77 au 305, représentant par conséquent plus de 400 canons, allaient tirer pendant plus de trente heures sans interruption sur un front de 2 km. : encore les feux de 64 batteries se continuèrent-ils sur la cote 304 elle-même... Pour un soldat en ligne, une telle densité de projectiles représente en moyenne la chute d'un obus, par minute, à moins de 10 m. de soi.

» A partir de 9 heures, presque toutes les liaisons téléphoniques sont coupées. Le commandement est complètement isolé. A la vue, on ne peut rien distinguer en raison de la poussière et de la fumée. La cote 304 est devenue un volcan. Les aviateurs chargés de survoler cette fournaise reviennent en déclarant que l'atmosphère est obscurcie jusqu'à 800 m. d'altitude et qu'en conséquence toute observation est impossible. »

Et les malheureux soumis au bombardement. « On n'était plus qu'un animal peureux et recroquevillé... stupéfaits, les hommes sont entassés les uns sur les autres... les éclatements continus, serrés, brutaux, augmentent sans cesse... vision de feu, bruit assourdissant, fumée suffoquante, tressaillement perpétuel... » Les abris s'écroulent « écrasant jusqu'à 20 hommes à la fois », les parapets s'écroulent, « la tranchée se comble peu à peu. Les fusils sont brisés ou enterrés. Les mitrailleuses hors d'état de servir... Cette pluie de fer nous tuait moralement avant de nous achever... La terre tressaille et semble vouloir nous chasser de son sein. » Vers 19 heures, la tranchée n'existait plus. « Du barbelé qui le matin avait 1 m. 40 de haut sur 6 m. de profondeur, il ne restait que quelques piquets. Les cadavres et les blessés indiquaient seuls les emplacements de l'ancienne tranchée. De sous terre des voix appelaient au secours, demandant qu'on les déterre. » On essaye de relever « deux compagnies réduites à 75 hommes, presque sans fusils. » Un commandant de compagnie, jeune homme de 22 ans, lieutenant depuis huit jours, annonce qu'il ne lui reste plus qu'une demi-section.

L'artillerie française n'est pas moins éprouvée. Un R. art. camp. devra remplacer 25 canons durant cette période. « Le ravitaillement se fait en plein jour : il le faut bien pour alimenter les

pièces légères à 20 000 coups (vingt mille !) et celles d'art. lourde à 6000 coups par jour. Les artilleurs épuisés n'arrêtent ni jour ni nuit. »

Le lendemain, l'écrasement continue, implacable. « A midi, écrit un lieutenant, les fusils et les grenades arrivés le matin avaient disparu sous 2 mètres de terre. Les mitrailleuses qui avaient été remplacées la nuit étaient inutilisables... N'ayant que nos mains pour nous défendre, nous n'avions plus la prétention d'arrêter une attaque, mais nous devons rester et tenir sur place : alors nous obéissions. »

Saurait-on mieux illustrer ce que « tenir » veut dire ? Et trouverait-on un meilleur exemple de cran que celui de ce commandant de bataillon auquel on signale l'ennemi dans son dos et qui remarque tranquillement : « Si l'ennemi est derrière nous, nous sommes aussi derrière lui. »

Nos camarades se seront aperçus, j'espère, qu'il y a beaucoup à glaner dans l'ouvrage de M. Lange. Ils y verront quelle somme de courage on a dû déployer, de part et d'autre, pour combattre dans « l'enfer de Verdun. »

Ldy.

Le 3^e corps d'armée de Charleroi à la Marne, par le général Gabriel Rouquerol. 1 vol. grand in-8° de 166 pages, avec illustrations et croquis. — Paris, Berger-Levrault, 1934. Prix : 15 fr. (français).

Le général Gabriel Rouquerol, frère de notre collaborateur, commandait, au début de la guerre, l'artillerie du 3^e corps d'armée, situation particulièrement favorable pour permettre à un observateur avisé de tout voir et de bien voir. Les préoccupations du commandement pour les généraux d'artillerie se trouvaient réduites au minimum par les principes adoptés à cette époque. Dans la division à laquelle j'appartenais, chacun de mes groupes de 75 était placé sous les ordres d'un général de brigade, ce qui me déchargeait de toute responsabilité. Je n'avais rien à faire, qu'à regarder. De son côté, le général Rouquerol n'a pas eu un rôle beaucoup plus actif à jouer. Parlant du combat de Gueux, devant Reims (12 septembre), il écrit :

« De notre observatoire, nous dominons tout le terrain. Nous suivons toutes les phases du combat. Personnellement, j'éprouve de nouveau cette impression complexe et pénible de spectateur inactif, que j'avais déjà ressentie à certain moment de la deuxième journée de Charleroi. »

Spectateur inactif, soit, mais très attentif, très clairvoyant, et particulièrement préparé — par ses connaissances professionnelles et son goût des études psychologiques — à tirer profit de ce qu'il observait. Breveté d'état-major, désigné pour professer le cours d'artillerie à l'École de guerre, il était, par surcroît, extrêmement soucieux des problèmes délicats du commandement. « Depuis que j'étais entré dans l'armée, pour ainsi dire au lendemain de 1870, et avec la pensée de la guerre, écrit-il, je m'étais souvent posé la question de savoir comment je me comporterais au feu. » Il s'était demandé aussi quelle attitude il aurait à prendre pour obtenir la confiance de ses subordonnés et comment ceux-ci réagiraient en présence des dangers, des fatigues, des privations, des souffrances de toute sorte qui attendent les combattants.

Nul n'était donc en meilleure situation que lui pour étudier les émotions, du champ de bataille sur la troupe et sur ses chefs. Et plus du tiers de son livre est consacré à cette étude sous ce titre : « *Essai de psychologie militaire* ». L'intérêt en est très grand, et on ne saurait trop en recommander la lecture aux officiers.

Lieut.-col. E. M.

POLITIQUE ET STRATÉGIE

La Guerra decisiva, par le colonel Visconti-Prasca. Editeurs Dino Grossi, Milan, 1934.

Le colonel Visconti a enrichi la littérature militaire d'un ouvrage qui ne peut manquer d'attirer l'attention et l'admiration de tous ceux qui recherchent une doctrine militaire simple et saine, menant droit au but.

L'auteur estime que seule la continuité de l'effort est susceptible d'amener la décision à la guerre et que les conditions qui réalisent cette continuité sont avant tout représentées par une politique claire et une doctrine tactique correspondant aux moyens techniques et au moral du pays.

Son ouvrage est divisé en trois parties : *La politique et la guerre* — *La tactique et la guerre* — *L'homme et la guerre*. Dans la première, le colonel Visconti affirme que l'armée est l'instrument de la politique et que la première doit s'incorporer intimement à la seconde, sous peine de créer des conflits préjudiciables à la préparation à la guerre. La deuxième partie — la tactique et la guerre — est un brillant exposé du problème tactique. Après avoir rappelé les maigres bénéfices obtenus par les offensives de la dernière guerre — et cela malgré l'appoint fourni par une puissante et nombreuse artillerie — puis critiqué le système des attaques à objectif limité, négation de la continuité de l'effort, l'auteur insiste sur le fait que l'action décisive est avant tout un problème de manœuvre, donc d'infanterie.

Cela lui donne l'occasion de préciser la question de la collaboration infanterie-artillerie et de conclure que, malgré les moyens de liaison et de transmission les plus perfectionnés, la coopération de ces deux armes pendant la dernière phase de l'attaque demeure d'un rendement problématique.

Pendant ce parcours des 200 à 400 derniers mètres qui la séparent de son objectif, l'infanterie est pour ainsi dire livrée à ses seuls moyens de feu, lesquels sont notoirement insuffisants pour assurer la continuité du mouvement. Le colonel Visconti propose dès lors d'adjoindre organiquement au régiment d'infanterie un « bataillon de canoniers ». L'argumentation de l'auteur relativement à la constitution du régiment qu'il propose, au rôle qu'il entend faire jouer à l'artillerie divisionnaire, aux chars et aux réserves est très séduisante.

La troisième partie — l'homme et la guerre — est à elle seule un intéressant traité de pédagogie et de psychologie militaires. Il y a dans ce chapitre des vues très justes sur l'autorité et le prestige que tout chef doit s'efforcer d'acquérir par ses qualités intellectuelles et professionnelles et par une saine compréhension des besoins de sa troupe.

L'ouvrage que nous venons de résumer brièvement est de ceux qui peuvent être lus avec grand profit. Il fait autorité dans le domaine de la littérature de guerre.

Mi.

ORGANISATION MILITAIRE

Les armées des Pays baltes, par L. Leontin, avec préface du colonel Jean Fabry. Oreste Zeluk, éditeur, Paris, 1934.

La vie politique et militaire des Pays baltes est très peu connue chez nous. Ce petit livre s'applique à combler cette lacune.

Les quatre États baltes : Estonie, Lettonie, Lithuanie et Finlande sont nés du démembrements de l'ancien Empire russe, après une guerre d'indépendance menée soit contre les Soviets, qui voulaient en faire des « républiques communistes tampons », soit contre l'Allemagne, qui favorisait l'action des barons baltes en voulant créer un duché balte.

En conséquence, ayant mené les uns et les autres une lutte analogue pour leur indépendance, possédant les mêmes conditions économiques, nous trouvons dans ces pays une organisation militaire semblable, caractérisée surtout par le service obligatoire de douze mois, les petits effectifs des grandes unités et la diversité des matériels dont sont dotées les différentes armes. Ceux-ci proviennent en effet soit d'anciens matériels russes, soit d'engins laissés par les Allemands lorsqu'ils évacuèrent ces régions, soit encore d'achats à l'étranger, car ces pays étant essentiellement agricoles, avec une industrie embryonnaire, ne peuvent pas suffire à leurs besoins.

A côté de l'armée et ayant une base légale, la « Garde civique », créée pendant la guerre d'indépendance pour maintenir l'ordre à l'arrière, a comme tâche actuelle le maintien de l'ordre dans le cadre de la Constitution et la préparation militaire ; elle possède un état-major et est encadrée par des officiers de l'armée active et de la réserve.

Nous ne pouvons que recommander ce petit livre à ceux qui s'intéressent aux questions historiques de ces pays et à leur organisation militaire un peu particulière.

Ch. D.